**Qu’est-ce que la « maghrébinité » ?**

Là aussi la réponse semble « couler de source » : la « maghribinité » serait ce qui désigne tout ce qui provient ou qui touche le Maghreb.

**Mais à quel Maghreb faisons-nous référence ?**

A celui d’origine amazigh, celui du devenir qui va vers une désagrégation de ce concept au détriment de la naissance de nationalisme étatique avec l’apparition des littératures algérienne, marocaine et tunisienne

Peut-être nous faut-il accepter l’idée, propagée par des historiens français, que le Maghreb n’existe pas au-delà d’une mythologie bien ancienne. Mais ce serait choisir l’issue la plus simple en méconnaissant sciemment la spécificité de cette littérature qui s’enracine dans un territoire bien défini.

Aujourd’hui, l’identité maghrébine est conçue comme étant fondée sur trois éléments :

5. la Nation

6. l’Islam

7. l’Arabité

Ces trois fondamentaux posent, dès que l’on tente de les appliquer à la réalité, quelques problèmes.

Le concept de Nation comme étant un « groupe humain vivant sur un même territoire, lié par la conscience d’une histoire, d’une culture, de traditions et parfois d’une langue commune et formant une entité politique. » est difficilement applicable au pays du Maghreb.

Les trois pays du Maghreb partagent la même histoire et la même identité culturelle. Seule la réalité politique, établie par le colonisateur français, sépare ces États. Cette immaturité nationale explique les guerres territoriales qui ont suivi les indépendances.

L’identité religieuse est la plus erronée. En effet, certains auteurs maghrébins sont de confession israélite (Memmi, el Maleh) ou encore de confession chrétienne (Amrouche).

Doit-on pour autant les exclure du cercle de notre étude ?

L’attachement à la langue arabe est lui aussi problématique, car outre le cas des auteurs berbérophones, l’arabité identitaire et culturelle du Maghreb ne doit pas être confondue avec la politique d’arabisation qu’ont connu les pays maghrébins.

**Nous nommerons donc écrivain maghrébin les auteurs qui sont attachés à une terre ancestrale et à une communauté humaine vivante forgée par l’histoire, et qui ont le sentiment d’appartenir à cette terre (et qui l’assument)**.

**Pourquoi la langue française ?**

Contrairement aux prévisions de certains critiques - tels que J. Déjeux, A. Memmi- la littérature maghrébine de graphie française n’a pas disparu avec les indépendances des pays du Maghreb. Elle demeure jusqu’à aujourd’hui, et avec elle l’ambiguïté de son statut.

Ce concept n’est, effectivement, pas affranchi d’ambiguïtés. Il présente la langue française comme moyen d’expression sans se demander le pourquoi de cet usage et sans donner une véritable réponse aux questionnements qu’une telle expression suscite.

Le choix linguistique des auteurs qui nous intéressent a toujours été un élément de questionnement. Salué comme symbole de la réussite de l’œuvre scolaire coloniale, il fut décrié par les nationalistes comme étant corollaire de l’acculturation.

Cette vision laudative ou péjorative vient de la méconnaissance des conditions d’apprentissage durant la colonisation. En vérité, la langue française ne fut à aucun moment choisie comme moyen d’expression par les écrivains. Son usage leur fut imposé par le système coloniale qui avait détruit totalement ou partiellement les institutions scolaires indigènes. De ce fait, la langue française c’est imposé comme étant le SEUL moyen d’expression pour se dire. Il fallait écrire en français ou se taire !

Cette littérature s’appuie sur deux histoires, deux cultures, deux publics et n’a jamais su se libérer de la colonisation et de l’acculturation qui fut la véritable raison de sa naissance.

**Qu’est-ce que le colonialisme ?**

Le colonialisme se définit comme étant cette **« doctrine qui vise à légitimer l’occupation d’un territoire ou d’un État, sa domination politique et son exploitation économique par un État étranger »**. Le colonialisme n’est pas une doctrine propre aux temps moderne, ilsuffit pour s’en convaincre de penser à l’empire romain, vandale, musulman, …

**Histoire du colonialisme moderne**

Le terme « colon » est apparu au Moyen-âge afin de désigner les personnes qui exploitent une parcelle de terre dont elles ne sont pas propriétaires en échange du payement d’un loyer en nature. Ce terme purement économique va changer d’acception au XVIIIe siècle, pour désigner la personne qui peuple une **colonie**. Cette évolution lexicale est liée au changement de représentation du monde par les Occidentaux. En effet, c’est à partir de cette époque que l’Europe se représente au centre du monde, réduisant le reste du monde à une périphérie.

Dans le cadre du colonialisme, le rapport fondamental est la domination qui est établie grâce à une politique d’assujettissement et d’infériorisation de l’Autre. Le premier empire colonial moderne est le Royaume Chrétien d’Espagne qui dès la fin du XVe siècle se lance à la conquête de l’Amérique et de l’Asie. Il sera très vite suivi du Portugal qui va à la conquête de l’Amérique du Sud.

Cette volonté d’exploiter les ressources des pays colonisés va déboucher sur le plus grand drame de l’histoire de l’humanité : la déportation des populations africaines et leur mise en esclavagisme. Drame toujours pas assumé par l’Occident. Au XIXe siècle, grâce à la révolution industrielle, les deux grands empires coloniaux sont la France et la Grande-Bretagne. Et l’entreprise coloniale est orientée déplacée vers le continent africain qui a été colonisé en totalité (à l’exception de l’Éthiopie). Ce n’est qu’après la Seconde Guerre mondiale, les pays colonisés accèdent à l’indépendance.

**Les formes de colonisation**

Il faut distinguer la colonisation dite de peuplement et celle d’exploitation. La première désigne une colonisation où des colons européens s’installent en nombre suffisamment important pour former des communautés sur les territoires colonisés (c’est ce qu’a vécu l’Algérie à partir de 1830). La colonisation d’exploitation, qui est la forme la plus répandue, est une exploitation, par le pays colonisateur, des richesses humaines ou naturelles des pays colonisés.

**Les raisons de l’expansion coloniale**

Les raisons de la colonisation sont :

1. Les motivations politico-économiques :

A partir de la Renaissance, la richesse d’un pays se calcule en termes d’industrie mais surtout en termes de commerce extérieur. Ainsi la volonté de prendre place dans le commerce mondial va imposer, aux pays d’Europe occidental, la possession de bases navales et commerciales en divers points du globe. Épuisés par une exploitation devenue mécanique, le sol européen s’appauvrit. A l’opposé, les pays colonisés sont présentés comme des zones riches. Leurs richesses serviront à combler les carences européennes. Leurs climats permettront la culture de nouvelles espèces végétales qui résistent mieux à de longs voyages.

Sous le joug colonial, les populations indigènes constituent une réserve de main d’œuvre bon marché et asservie.

2. Le « devoir de civiliser les races inférieures » (Jules Ferry, 1885)

Les pays d’Europe occidentale se sentent investis d’une mission civilisatrice et religieuse des peuples indigènes, jugés barbares. Cette mission vient du fait qu’ils croient en la supériorité de leur civilisation et de leur race. Des auteurs comme R. Kipling parleront même du « *fardeau de l’homme blanc* ». Les Européens se doivent, selon eux, de sauver les esprits les indigènes (par la civilisation) mais aussi leurs âmes par l’évangélisation.

: « La controverse de Valladolid » et visionner le film de Jean-Daniel Verhaeghe (105 minutes) adapté du texte de Jean-Claude Carrière ou lire ce texte, court et passionnant, publié chez GF Flammarion, coll. Etonnants Classiques.

Il faudra attendre Georges Clemenceau pour remettre en question officiellement cette théorie de la supériorité de la race blanche. *« Races supérieures, races supérieures, c’est* *bientôt dit ! Pour ma part, j’en rabats singulièrement depuis que j’ai vu des savants* *allemands démontrer scientifiquement que la France devait être vaincue dans la guerre* *franco-allemande parce que le Français est d’une race inférieure à l’Allemand. Depuis ce* *temps, je l’avoue, j’y regarde à deux fois avant de me retourner vers un homme et vers une* *civilisation et de prononcer : homme ou race inférieure. ».\**

Le terme de sauvage désigne l’être de la forêt, par opposition à celui des villes. Il vivrait dans la nature et n’aurait pas quitté celle-ci pour entrer dans la culture. Ainsi, des couverts avec lesquels on mange, aux connaissances physiques, biologiques, littéraires etc. en passant par les us et coutumes, tout différencierait un être brut, sans éducation, sans manières (c’est-à-dire sans goût, sans idée de beau) d’un être cultivé, celui-ci ayant acquis le savoir théorique et pratique pour être raffiné, élégant et savant

Les pratiques anthropophages (du grec anthrôpos, « être humain », et phagía, ce qui se rapporte à l’action de « consommer ») sont considérées comme sauvages par ceux qui s’interdisent de manger de la chair humaine. Jean de Léry témoigne en 1557 de sa rencontre avec l’anthropophage « en la terre du Brésil ». « Voilà donc ainsi que j’ay veu, comme les sauvages Amériquains font cuire la chair de leurs prisonniers prins en guerre : assavoir Boucaner4 , qui est une façon de rostir à nous incognue. »

On peut reprendre ici la Controverse de Valladolid. C’est bien parce que ces sauvages n’ont pas été évangélisés, que l’on n’a pas à s’indigner des traitements infligés par les conquistadors. Ils ne sont pas nos égaux selon l’argument de Sepùlveda. • Pour les Grecs, le barbare était le non-grec. Non pas que celui-ci n’ait aucune culture, mais ne disposant pas de la langue grecque, parce qu’il ne la parle pas ou mal, il n’accédait pas à cette forme supérieure de civilisation. Le barbare marque une rupture entre lui et les autres, il est violent là où le civilisé pratique l’hospitalité et l’amitié. Strabon (géographe grec, 64 av.-21 ap. JC) donne l’exemple des Gaulois qui suspendaient la tête de leur adversaire à l’encolure de leur cheval. Le barbare est parfois pensé comme celui qui est proche de l’animal et / ou ne connait pas la pudeur. Celle-ci est la prise de conscience du regard d’autrui. Par exemple Platon, dans le mythe de Prométhée5, raconte comment Prométhée a volé le feu et la technique aux dieux pour les donner aux hommes. Par la suite, Zeus charge Hermès de distribuer à tous les hommes deux vertus (Aidôs et Dikè) pour qu’ils puissent vivre ensemble. Dikè est la justice. Le grec Aidôs est plus difficile à comprendre. Il est souvent traduit par pudeur, respect, vergogne, piété, humilité, dignité ou encore honneur. Cette vertu s’oppose à l’hubris, la démesure ou sauvagerie des humains. Zeus annonce que celui qui ne serait pas pourvu de ces attitudes (le sens de la justice et du respect ou de l’honneur) devrait être mis à mort car il transgresse les lois fondamentales de la vie commune.

Pour les grecs, les perses sont barbares, non seulement car ne parlent pas grecs, mais également car ils sont soumis à une tyrannie. Encore un exemple : Pausanias, spartiate, refuse de faire au roi des perses ce que celui-ci faisait à ses ennemis, c’est-à-dire leur trancher la tête. Ce faisant, il se conduit comme un homme civilisé. Il faut donc comprendre que des cultures seraient plus civilisées que d’autres car une société dans laquelle un petit nombre est libre est moins civilisée qu’une communauté dans laquelle un grand nombre est libre. Les termes de sauvage et de barbare, présents dans l’Antiquité vont persister jusqu’au XVIe siècle. Mais ces jugements et cette hiérarchie, tout en étant appliqués aux coutumes et aux pratiques des Indiens d’Amérique, vont être réévalués au regard des sévices que les conquistadors leur font subir.

**Cas d’étude : La conquête de l’Algérie**

Dans la première moitié du XIXe siècle, les puissances européennes ne sont pas encore tentées par l’expansion coloniale en Afrique. La France n’a alors que très peu de colonies :

Martinique, Guadeloupe et l’île Bourbon (la Réunion), les Marquises et Tahiti, quelques comptoirs en Inde et au Sénégal… Sans objectif précis, la France colonise l’Algérie.

**1. De la domination turque à la domination française**

Les opérations militaires en Algérie font partie d’une politique d’affirmation de la France en Méditerranée. (Ce rappel historique nous fait voir d‘un oeil nouveau la résurgence de la politique méditerranéenne de la France par le Président Sarkosy)

* 1. **L’Algérie turque**

Depuis le XVIe siècle, l’Algérie est sous la domination des Turcs. Un dey, qui reconnaît la souveraineté du sultan ottoman, administre la région.

La principale ressource de la province reste la piraterie algéroise : jusqu’au début du XIXe siècle, les États européens payent un tribut au dey pour être épargnés par les corsaires. Ce passé rarement assumé devrait être étudié dans son contexte historique. En effet, actuellement, la piraterie est considérée comme un délit… mais, il est absurde de lire des faits historiques avec un regard actuel. Longtemps décrite comme un signe de barbarie, la piraterie est jusqu’au début du XIX° siècle un fait économique. Il faut, par exemple, penser à l’aide apportée par les flibustiers des Caraïbes à la couronne anglaise.

La domination turque qui n’a jamais été totale était peu appréciée des populations locales qui se soulevaient fréquemment. Ainsi, lorsqu’éclate le conflit avec la France, le régime du dey est affaibli et impopulaire.

**1.2. Les véritables raisons de la colonisation**

Avec la chute de l’empire napoléonien, la France perd de son prestige[[1]](#footnote-1) 1 et de sa puissance.

Elle souhaite retrouver son importance internationale autrement qu’économiquement (il ne faut pas oublier que les conquêtes napoléoniennes ont ruiné le pays). Elle entend devenir la puissance dominante en Méditerranée. En 1827, le roi de France Charles X saisit le prétexte d’un différend entre le dey et le consul de France à Alger pour instaurer un blocus de trois ans.

Après la canonnade d’un vaisseau parlementaire, une expédition militaire est lancée. Alger est prise le 5 juillet 1830.

**2. La conquête militaire**

**2.1. L’occupation restreinte**

Initiateur de cette conquête, Charles X n’aura pas le loisir d’en profiter car il est chassé du trône en 1830.. Louis-Philippe Ier arrive au pouvoir sans vraiment savoir que faire d’Alger.

La conquête coûte cher. La Monarchie de Juillet décide d’établit une occupation restreinte du territoire : une fois passées les murailles d’Oran ou de Mostaganem, les militaires français se heurtent aux tribus indigènes. En 1834, un traité d’amitié accorde à un chef indigène, l’émir Abd-el-Kader, une autorité politique et religieuse sur la partie occidentale du pays. La France ne conserve que deux enclaves littorales : Alger et Oran. La France se tourne alors vers l’Algérie orientale. En 1837, le général Bugeaud entre à Constantine et fait disparaître les derniers vestiges de l’occupation turque. La prise de Constantine est l’un des épisodes les plus sanglant de la conquête de l’Algérie. En effet, la population constantinoise payera chèrement sa résistance acharnée. Afin de ne pas se battre sur deux fronts, la France renouvelle ses accords avec Abd-el-Kader..

**2.2. L’occupation étendue**

Abd-el-Kader organise le premier État algérien. Il souhaite débarrasser le pays de la présence française mais sa réaction est tardive, la France avait déjà brisé les grands pôles militaires du pays. En 1839, il déclenche une guerre sainte contre les envahisseurs français et met à sac la plaine de la Mitidja. Ne pouvant composer avec Abd-el-Kader, la France entreprend alors la conquête de toute l’Algérie. Nommé gouverneur, le général Bugeaud mène une lutte acharnée contre les Algériens. En 1847, Abd-el-Kader est fait prisonnier. De nombreuses régions restent insoumises, notamment la Kabylie. Les combats se poursuivent sous le Second Empire. En 1857, l’ensemble du territoire est conquis avec la prise du

Djurdjura.

**3. Après la conquête, la colonisation**

Afin de pérenniser sa conquête, la France souhaite établir des communautés européennes en Algérie[[2]](#footnote-2).

Bien que les troupes françaises contrôlent l’ensemble du territoire, de nombreuses insurrections populaires sont réprimées dans la seconde moitié du XIXe siècle. Pour consolider cette conquête, l’idée de constituer une colonie de peuplement s’impose peu à peu : il faut inciter des Européens à s’installer sur le sol algérien. Dès 1847, plus de 100 000

Européens (Français, Espagnols, Italiens, Maltais) résident en Algérie. Ils sont plus d’un demi-million à la fin du siècle, attirés par la promesse de terres fertiles. Ces Algériens d’origine européenne sont appelés les « pieds-noirs ». En 1848, le pays est proclamé territoire français et divisé en trois départements.

On attribue aux Européens des terres confisquées aux tribus algériennes insoumises.

L’agriculture est modernisée et destinée à l’exportation (l’exploitation du blé et de la vigne).

Afin de réduire les tensions, la France cherche à assimiler les Algériens en les représentants dans les institutions locales, à partir de 1870. Mais les colons s’opposent à la participation musulmane à l’élection des députés.

**Les étapes de la colonisation française aux Maghreb**

Elle est d’abord la conquête et l’annexion d’un territoire. Elle est ensuite l’occupation par une population étrangère d’un territoire appartenant initialement aux indigènes. En résultera donc non seulement assujettissement mais aussi discrimination des peuples originaux.

Mais pour se maintenir, le colonisateur aura besoin de créer des mythes qui excusent à défaut d’expliquer l’entaille faite aux sacro-saints principes humanistes.

Cette démarche tend à prouver que l’espace de la colonie est un espace maudit des dieux et des hommes. L’Afrique par exemple est décrite comme la terre de Cham, barbare lorsqu’elle est peuplée, sauvage lorsqu’elle est déserte pour reprendre les termes de V. Hugo

Sur cet univers ignoré vit l’indigène, apathique et veule qui n’a pas su donner à sa terre une histoire, une civilisation… Sur cet univers inculte règne la nature inhospitalière (elle est traitée par exemple de « *Pays de sel* » de « *Pays des sauterelles* ») qu’il faut dompter, et qui sera, dans le discours colonialiste, domptée et éclairée par le colon. D’où le souhait de

Maupassant, par exemple, de voir ces terres passer entre les mains de ceux qui ont l’amour de la terre et le courage du travail, en l’occurrence les coloniaux « Il est certain que la terre, entre les mains de ces hommes [les colons] donnera ce qu’elle n’aurait jamais donnée entre les mains des Arabes ; il est aussi certain que la population primitive disparaîtra peu à peu ; il est indubitable que cette disparition sera fort utile à l’Algérie mais il est révoltant qu’elle ait lieu dans les conditions où elle s’accomplit » (Maupassant, *Au Soleil*)

Le second mythe que créera le système colonial est celui de la gloire et de la grandeur française. Par la colonisation, la France « offre » sa vitalité et sa civilisation aux peuples colonisés. C’est « *la civilisation qui marche sur la barbarie* ». Pour montrer à quel point la colonisation est salvatrice pour les peuples indigènes, les indigènes sont décrits comme étant des indigents, passéistes, belliqueux, fanatiques, incultes…. La colonisation apparaît donc comme le seul moyen de libérer ces peuples de l’obscurantisme. Se développera donc l’idée de l’infériorité du colonisé.

La colonisation aura pour effet de rendre l’homme étranger à lui-même, mais aussi hostile à ce qu’il est. Pour combler ce vide culturel et identitaire né de son infériorisation, le colonisé choisira d’épouser la culture de l’Autre. **L’acculturation** sera donc la première phase que connaîtra l’écrivain maghrébin.

Le colonialisme a fait de cet écrivain un être ambigu, car il le fait vivre entre deux cultures

Une première culture que le système colonial infériorise et qu’il va intérioriser comme dévalorisée avant de l’expulser avec violence. Et une seconde, celle du colonisateur, qu’il va assimiler grâce notamment à l’institution scolaire qui est obligatoire et qui va toucher toutes les couches sociales.

Se penser sera donc pour ces auteurs se penser autre tout d’abord. C’est ce qui est communément appelé une situation d’acculturation.

Ce terme est apparu vers 1880, chez les anthropologues américains afin d’expliquer certains phénomènes qui ont succédé à la conquête de l’Ouest. Il désigne le « processus par lequel un individu, un groupe social ou une société entre en contact avec une autre différente de la sienne et l’assimile en partie ». Ce processus prend deux formes l’une passive, l’autre active.

Le colonisé, lui, commence par accepter l’acculturation en se résignant et en accusant sa faiblesse et la puissance du colonisateur. Il aura même un comportement de complicité.

Croyant en **l’assimilation**, il sera victime de l’illusion qui lui fait croire qu’il va tirer un certain avantage du système colonial. Mais il existe dans la société colonisée des zones de résistance qui intériorisent la culture indigène et qui seront les points de référence de la révolte. Après l’impossibilité de l’assimilation, les colonisés vont se révolter d’abord en revenant aux sources de leur culture mettant fin ainsi aux prétentions coloniales.

Se référer à l’œuvre de Frantz Fanon, les *Damnés de la terre*.

L’auteur nous y présente une schématisation qui, bien, qu’elle masque la complexité des rapports colonisé/colonisateur, a le mérite de nous donner des points d’ancrage et de cerner les principales tendances de la production maghrébine

**1ère étape :**

Acculturation

Inhibé par l’image que l’Autre lui donne de lui, l’auteur va intérioriser cette image en refusant ce qu’il est

**2ème étape :**

Assimilation totale Il se jettera, donc, avec avidité dans la culture de l’Autre, et il va se l’approprier

**3ème étape** :

Ambiguïté et Malaise

Mais cet intellectuel colonisé sera rejeté par l’Autre (discrimination). Il va donc retourner vers les siens, vers une culture qu’il rejetait et qu’il ne connaît pas

**4ème étape :**

Souvenir

Il va s’approprier la culture de son peuple, et devant la situation altérée des siens, il va glorifier sa culture et son passé

**5ème étape** :

Rupture

Il va rompre définitivement avec sa culture d’adoption et avec le discours du colonisateur

**6ème étape :**

Révolte

Il va s’engager politiquement et militairement pour libérer son peuple de l’occupation

**L’école Française, instrument de l’acculturation**

A partir des années 1880, l’œuvre coloniale va finir de démanteler les institutions locales (Madrasa, Zaouïa…), chose qui va bouleverser la structure des sociétés maghrébines et surtout algériennes.

Le français s’imposera donc très vite comme la langue de l’administration, de la justice et enfin celle de l’enseignement. Le colonisateur va, au moyen de l’école, assujettir linguistiquement, idéologiquement les populations colonisées. Cet assujettissement est d’autant plus efficace que l’apprentissage d’une langue conduit, inévitablement, à l’initiation à une culture.

De son côté, l’enseignement de la langue arabe se maintient péniblement dans certaines parties du pays au prix d’un isolement presque absolu et d’un archaïsme presque total.

Seule la culture populaire orale (beaucoup plus subversive et difficile à contrôler) va subsister comme garant d’une culture première oubliée, niée…

L’intellectuel maghrébin est tiraillé entre deux cultures qu’il assume malgré leur opposition. C’est cette position peu enviable que F. Fanon appelle un état schizophrénique.

**Textes sur la Conquête**

*Ces deux textes ont pour sujet la justification de la conquête et de la colonisation françaises*

**TEXTE1 : Discours de Jules Ferry**

**Dans les années 1880, l’argumentaire de Jules Ferry et des républicains favorables à l’expansion coloniale se fonde avant tout sur des considérations diplomatiques, stratégiques et économiques. L’idée du rayonnement de la France relève moins d’une justification morale — l’alibi de la mission civilisatrice de la France — que du désir de concurrencer la Grande-Bretagne et d’affirmer une présence active du pays dans le concert des nations, en Europe et au-delà.**

Je dis que la politique coloniale de la France, que la politique d’expansion coloniale, celle qui nous a fait aller sous l’Empire à Saïgon, en Cochinchine, celle qui nous a conduits en

Tunisie, celle qui nous a amenés à Madagascar, je dis que cette politique d’expansion coloniale s’est inspirée d’une vérité sur laquelle il faut pourtant appeler un instant votre attention : à savoir qu’une marine comme la nôtre ne peut pas se passer, sur la surface des mers, d’abris solides, de défenses, de centres de ravitaillement. […]

Messieurs, il y a là des considérations qui méritent toute l’attention des patriotes. Les conditions de la guerre maritime sont profondément modifiées.

À l’heure qu’il est, vous savez qu’un navire de guerre ne peut pas porter, si parfaite que soit son organisation, plus de quatorze jours de charbon, et qu’un navire qui n’a plus de charbon est une épave sur la surface des mers, abandonnée au premier occupant. D’où la nécessité d’avoir sur les mers des rades d’approvisionnement, des abris, des ports de défense et de ravitaillement. Et c’est pour cela qu’il nous fallait la Tunisie ; c’est pour cela qu’il nous fallait

Saïgon et la Cochinchine ; c’est pour cela qu’il nous faut Madagascar, et que nous sommes à Diégo-Suarez et à Vohémar, et que nous ne les quitterons jamais !… Messieurs, dans l’Europe telle qu’elle est faite, dans cette concurrence de tant de rivaux que nous voyons grandir autour de nous, les uns par les perfectionnements militaires ou maritimes ; les autres par le développement prodigieux d’une population incessamment croissante ; dans une Europe, ou plutôt dans un univers ainsi fait, la politique de recueillement ou l’abstention, c’est tout simplement le grand chemin de la décadence ! Les nations, au temps où nous sommes, ne sont grandes que par l’activité qu’elles développent.

Rayonner sans agir, sans se mêler aux affaires du monde, en se tenant à l’écart de toutes les combinaisons européennes, en regardant comme un piège, comme une aventure toute expansion vers l’Afrique ou vers l’Orient, vivre de cette sorte, pour une grande nation, croyez-le bien, c’est abdiquer, et dans un temps plus court que vous ne pouvez le croire, c’est descendre du premier rang au troisième et au quatrième.

Le parti républicain a montré qu’il comprenait bien qu’on ne pouvait pas proposer à la

France un idéal politique conforme à celui de nations comme la libre Belgique et comme la

Suisse républicaine ; qu’il faut autre chose à la France : qu’elle ne peut pas être seulement un pays libre ; qu’elle doit aussi être un grand pays, exerçant sur les destinées de l’Europe toute l’influence qui lui appartient, qu’elle doit répandre cette influence sur le monde, et porter partout où elle le peut sa langue, ses mœurs, son drapeau, ses armes, son génie.

Source : Journal Officiel, *Débats parlementaires*, discours de Jules Ferry, 28 juillet 1885.

**TEXTE 2 : *Discours du Congrès de la paix*, 21 août 1849 de Victor Hugo**

En serait-il ce que vous dites, je crois que notre nouvelle conquête est chose utile et grande.

C’est la civilisation qui marche sur la barbarie. C’est un peuple éclairé qui va retrouver un peuple dans la nuit. Nous les Grecs du monde, c’est à nous d’illuminer le monde. Notre mission s’accomplit, je ne chante qu’hosanna. Vous pensez autrement que moi, c’est tout simple. Vous parlez en soldat, en homme d’action. Moi je parle en philosophe et en penseur.

(Repris dans *Choses vues*)

Supposez que les peuples d’Europe au lieu de se défier les uns les autres, de se jalouser, de se haïr se fussent aimer ; supposez qu’ils se fussent dit qu’avant même d’être Français, ou Anglais, ou Allemand on est homme, et que si les nations sont des patries, l’humanité est une famille ; et maintenant, cette somme de cent vingt-huit milliards, si follement et si vainement dépensés par la défiance, faites-la dépenser par la confiance ! ces cent vingt-huit milliards donnés à la haine, donnez-les à l’harmonie ! (…) Donnez-les au travail, à l’intelligence, à l’industrie, au commerce, à la navigation, à l’agriculture, aux sciences, aux arts, et représentez-vous le résultat. La face du monde serait changée ! Les isthmes seraient coupés ; les fleuves creusés, les montagnes percées (…) On bâtirait des villes là où il n’y a encore que des solitudes ; on creuserait des ports là où il n’y a encore que des écueils ; l’Asie serait rendue à la civilisation, l’Afrique serait rendue à l’homme ; la richesse jaillirait de toutes parts de toutes veines du globe sous le travail de tous les hommes, et la misère s’évanouirait ! Et savez-vous ce qui s’évanouirait avec la misère ? Les révolutions. Oui la face du monde serait changée ! Au lieu de se déchirer entre soi, on se répandrait pacifiquement dans l’univers ! Au lieu de faire des révolutions, on ferait des colonies ! Au lieu d’apporter la barbarie à la civilisation, on apporterait la civilisation à la barbarie.

(*Actes et paroles*)

La Méditerranée est un lac de civilisation ; ce n’est, certes, pas pour rien que la Méditerranée a sur l’un de ses bords le vieil univers et sur l’autre l’univers ignoré, c’est-à-dire d’un côté toute la civilisation et de l’autre côté toute la barbarie. Le moment est venu de dire au groupe illustre des nations : Unissez-vous ! Allez au Sud. Est-ce que vous ne voyez pas ce barrage ?

Il est là, devant vous, ce bloc de sable et de cendre, ce monceau inerte et passif qui depuis six mille ans fait obstacle à la marche universelle. Ce monstrueux Cham qui arrête Sem par son énormité, l’Afrique. Quelle terre que cette Afrique ! L’Asie a son histoire, l’Amérique a son histoire, l’Australie même a son histoire, qui date de son commencement dans la mémoire humaine ; l’Afrique n’a pas d’histoire ; une sorte de légende vaste et obscure l’enveloppe. Rome l’a touché pour la supprimer ; et quand elle s’est crue délivrée de l’Afrique, Rome a jeté sur cette morte immense une de ces épithètes qui ne se traduisent pas : *Africa portentosa*.

C’est plus et moins que le prodige. C’est ce qui est absolu dans l’horreur. Le flamboiement tropical en effet, c’est l’Afrique. Il semble que voir l’Afrique, ce soit être aveuglé. Un excès de soleil et un excès de nuit. Eh bien cet effroi va disparaître.

Déjà les deux peuples colonisateurs, qui sont deux peuples libres, la France et l’Angleterre, ont saisi l’Afrique : la France la tient par l’ouest et par le nord, l’Angleterre la tient par l’est et par le midi. Voici que l’Italie accepte sa part de ce travail colossal (…) Cette Afrique farouche n’a que deux aspects : peuplée, c’est la barbarie, déserte, c’est la sauvagerie, mais elle ne se dérobe plus. (…) Au dix-neuvième siècle, le blanc a fait du noir un homme ; au vingtième siècle, l’Europe fera de l’Afrique un monde. Refaire une Afrique nouvelle, rendre la vieille Afrique maniable à la civilisation, tel est le problème. L’Europe le résoudra.

Allez, Peuples, emparez-vous de cette terre. Prenez-la. A qui ? A personne. Prenez cette terre à Dieu. Dieu donne la terre aux hommes, Dieu offre l’Afrique à l’Europe. Prenez-la. Où les rois apporteraient la guerre, apporter la concorde. Prenez-la non pour le canon, mais pour la charrue ; non pour le sabre, mais pour le commerce ; non pour la bataille, mais pour l’industrie ; non pour la conquête mais pour la fraternité. Versez votre trop plein dans cette Afrique, et du même coup résolvez vos questions sociales, changez vos prolétaires en propriétaires ; allez, faites ! faites des routes, faites des ports, faites des villes, croissez, cultivez, multipliez ; et que sur cette terre, de plus en plus dégagée des prêtres et des princes, l’Esprit divin s’affirme par la paix et l’Esprit humain par la liberté.

(*Discours sur l’Afrique*)

1. Il est à noter que la conquête d’Alger avait déjà été envisagée par Napoléon I qui avait chargé des espions de déterminer les points faibles de cette citadelle dite imprenable. [↑](#footnote-ref-1)
2. Certains documents de l’époque attestent du désir des Français d’exterminer ou du moins de réduire considérablement, à long terme, les populations indigènes [↑](#footnote-ref-2)